

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES
MERCREDIS

10 FRANCS

français



Troisième
année

N° 16
17 Octobre
1945

Micheline CHEIREL nous écrit de HOLLYWOOD (voir page 11).

DANGER DE MORT

Il est étrange qu'il ait fallu un incident fortuit — l'incendie des studios de Nice — pour que la question de notre appareillage technique passe tout à coup au premier plan. Les avertissements de la Commission supérieure technique et des groupements professionnels intéressés n'ont cependant pas manqué ! Et quel que soit le préjudice causé à notre équipement industriel par le sinistre de la Victorine, on peut dire que l'état précaire de nos studios ne date pas d'hier.

Dès avant la guerre nous étions à cet égard placés dans un fâcheux état d'infériorité. Les quatre années d'occupation avec leurs restrictions de toutes sortes, l'incapacité dans laquelle on était de remplacer le matériel hors d'usage et d'entretenir l'appareillage de nos ateliers de prises de vues, n'ont fait qu'aggraver la situation. Aujourd'hui, il ne faut pas craindre de le dire, nous sommes à bout de course. Tous les techniciens sont unanimes pour reconnaître que chaque journée de travail au studio constitue un miracle.

Mais on ne vit pas très longtemps en comptant sur un miracle quotidien !

Sait-on qu'à Hollywood, sur un seul plateau de studio il existe autant de lampes à arc que dans tout le cinéma français ?... Que pour assurer les prises de vues en extérieur nous possédons en tout et pour tout quinze camions sonores, tous dans un état d'usure avancé ?... Que l'on ne trouve plus de lampes, plus de câbles, que les revêtements des studios destinés à assurer le silence complet des plateaux ont perdu leurs vertus et qu'il faut

interrompre les prises de vues lorsqu'un avion passe dans le voisinage ?... Comme le dit en connaissance de cause, M. Chézeau, secrétaire général du Syndicat des Travailleurs du Film, le cinéma en France est devenu une besogne d'artisan, de bricoleur !

Nous ne parlerons pas ici du côté social du problème qui mériterait pourtant une longue étude. Disons seulement que le travail, dans un tel délabrement, se fait dans des conditions d'hygiène et de sécurité désastreuses. Un seul studio de la région parisienne possède des cabines où sont installées des douches, mais en quantité si ridicule, qu'il faudrait plusieurs heures d'attente après la cessation du travail, pour que le personnel tout entier pût en profiter...

L'heure est venue d'adopter une procédure d'extrême urgence. Si l'on ne conduit pas une « politique du matériel » — et c'est affaire de gouvernement — il n'y aura plus à brève échéance de cinéma français. Tous ceux qui assurent le fonctionnement de nos quarante studios réclament des outils. Si on ne les leur donne pas, n'ayons aucune illusion : à l'heure où l'Amérique s'intéresse prodigieusement aux studios de Munich et les rééquipe, où la Russie prépare la reprise de la production viennoise, où en un mot, tout le marché européen risque de nous échapper, le cinéma français est en danger de mort. Il ne s'agit plus de lui assurer une vie luxueuse, mais simplement de le sauver.



flashes

PARIS

- Sept bandes de propagande gouvernementale, sur le redém, les partis, les artisans de la Victoire et la France éternelle : 1.800 copies.
- L'Ecran F's s'est trompé : pas le général de L. de T. dans Fils de France.
- Débuts de Jean Huet comme réalisateur : *Plein ciel*, avec René Dary.
- Retournée* de Jean Epstein : un livre et un film.
- André H. des Fontaines a quitté l'Esor Cinématographique Français.
- Léon Poirier, en décembre : Veille de gloire, avec Yonnel, Clariond et Robert Daxène.
- La Commission de Censure interdit l'exportation de *La Route du Bagne*.

Imperméables
Vestes de chasse
Canadiennes
TOUS VÊTEMENTS DE SPORT
tarif contre 6 en timbres
SPECIAL CAMPING
18 Boul. VOLTAIRE
PARIS. XI

nouveau film de Léon Mathot, avec Viviane.

- Concours d'entrée à l'I.D.H.E.C., réservé aux prisonniers et déportés les 15, 16 et 17 novembre. Renseignements : 6, rue de Penthièvre (ANJOU 38.54).
- Le Festival de Cannes au printemps 1946.
- En 1946, un film d'après *Le Diable, de Tolstoï*.
- Prochain retour de Pierre Chenal : *Illusion*, avec Stroheim, en novembre.
- Louis Chavance adapte *L'Homme qui mourra demain*.
- Saturnin F., proviseur dans *J. 3*.
- L'assassin chantait de Ch. Stengel, devient Seul dans la nuit.

BERLIN

- Gros contrats aux vedettes et réalisateurs allemands, à Londres et aux Etats-Unis : le marché allemand intéresse les producteurs.
- Peter Kreuder, musicien du cinéma nazi est nommé directeur de l'association des artistes antinazis.
- Les archives de la Reichsfilmkammer brûlées par bombardement, le 23 novembre 1943.

HOLLYWOOD

- Bing Crosby, un court métrage invitant les étudiants à reprendre leurs études.
- Enorme succès de *L'Homme n° 217*, film soviétique.
- La Chiennne à Hol'd* : adaptation de Dudley Nichols, réalisation de Fritz Lang, avec Edward G. R'n et Joan Bennett.

- Mort du producteur Morosco, découvreur de Richard Dix et de Charlie Ruggles.
- Robert Cummings producteur : une vie de Dumas père et une vie de Sui-noza.
- Fred Mac M'y, le comédien le mieux payé, devient producteur.
- Prochain Orson Welles : *L'Etranger*, avec Edward G. R'n, Boretta Y'g et l'acteur.
- André Daven prépare *Quartier rouge*, extérieurs à Marseille.
- Jackie Coogan, démobilisé et décoré après quatre ans de service.
- Tay Garnett, surnommé le Marco Polo d'H'd : 450.000 kms.

WEEK END
SPORT
tous les vêtements sport pour dames
VESTES VELOURS COTELE. BLOUSONS, SWEAT SHIRT
VESTES IMPERMEABLE 34 JUPES ECOSSAISES ETC.
2 RUE CHAPTAL - PARIS IX
EXPEDITION EN PROVINCE

HOMMAGE A ROBERT BRESSON

par Jacques BECKER

tourne un film comme *Les Dames du Bois de Boulogne*, c'est-à-dire une œuvre aux antipodes de la vulgarité, et peu de gens lui rendent vraiment justice. Certains sont surpris, déçus, décontenancés...

« Quoi ! Qu'est-ce que ce film ? se demandent-ils. Que nous importent les préoccupations de l'héroïne, son amour pour son amant ? Puis sa haine quand il ne l'aime plus ?... Pour s'en venger, elle lui présente une jeune fille ravissante qui a couché avec tout le monde... l'amant infidèle ignore ce détail et son ex-maîtresse le lui cache soigneusement jusqu'au jour où l'homme étant devenu très amoureux de la jeune fille, il se décide à l'épouser... Après la cérémonie, l'héroïne du film lui révèle le vrai passé de sa femme. Douleur de l'homme ! Triomphe de l'héroïne qui s'est vengée de son abandon ! Vous vous rendez compte ?... De nos jours, un homme qui, croyant épouser une femme vierge, s'apercevrait qu'il a, en réalité, introduit une rouleur dans son lit ne s'en formaliserait pas tellement ?... On voit ça tous les jours... »

« Que nous fait tout cela ?... Est-ce là un bon prétexte de film ?... »

« Qu'est-ce que ces gens qui vont et viennent, qui entrent, qui se regardent, s'asseyent, se lèvent, ressortent (en passant par la porte encore !...), montent et descendent des escaliers, prennent l'ascenseur, échangent de laconiques propos dans un langage étrange ?... Ce n'est pas du cinéma, ce n'est pas du théâtre photographié non plus, puisque ce n'est pas tiré d'une pièce, mais, à coup sûr, ce n'est pas du cinéma, etc., etc. »

Voilà ce que j'ai entendu dire à beaucoup de gens et ce que, à mon sens, on a écrit un peu rapidement à propos de ce film.

Robert Bresson (à dr.) discute avec Jean Cocteau. Elina Labourdette ne se mêle pas à la conversation.

Nous avons dit, dans la critique que nous avons publiée sur « *Les Dames du Bois de Boulogne* » ce que nous pensons de ce film. Nous avons formulé, sur l'esprit dont il procède, les réserves qui nous paraissent nécessaires. Si nous revenons sur cet ouvrage très discuté, ce n'est pas pour rectifier notre jugement, mais dans un souci d'équité. On peut ne pas aimer le film de Robert Bresson : on doit cependant reconnaître sa valeur d'art. C'est pourquoi nous publions cet article de Jacques Becker, le réalisateur de « *Goupi-mains-rouges* » et de « *Faibalas* ».

CERTAINS penseront qu'un metteur en scène ne devrait pas se mêler de publier ses impressions sur l'ouvrage d'un confrère, même si elles sont favorables.

Ils auront peut-être raison ; j'ai l'air de vouloir faire de la « critique cinématographique », ce qui n'est pas mon affaire.

Pourtant, je ne résiste pas au désir d'écrire, en partie (car la place me manquerait), ce que je pense du film de Robert Bresson *Les Dames du Bois de Boulogne*, dialogué par Jean Cocteau.

J'aime ce film. Je l'aime, parce que Bresson a VOULU son film comme il a VOULU *Les Anges du péché*, son œuvre précédente.

« Parce que pour vouloir faire un film qui soit un film, c'est-à-dire une chose ronde, entière, neuve, qui ne doive rien à personne, rien à un autre film, il faut de nos jours avoir le cœur bien accroché et la volonté tendue ; ce n'est pas fréquent. Et c'est pourquoi j'aime Bresson. Quant à ceux qui ne veulent rien, je ne parviendrai jamais à m'intéresser à leur travail : ils sont trop... »

Les critiques, les techniciens et une grande partie du public se plaignent, à longueur d'année, de l'insuffisance et de la naïveté de notre production nationale qui ne comporte, il est vrai, que trop de films plats et imbéciles... Mais que l'on

Les spectateurs dont je parle ont surtout été impressionnés par l'étrangeté de l'intrigue, par ce qu'elle peut avoir de suspect lorsqu'elle est considérée par des contemporains un peu pressés. J'aurais préféré qu'ils protestassent plutôt contre la moralité des personnages du film qui, de ce point de vue, ne brillent pas particulièrement. Mais ce n'est pas là ce qui m'occupe ici.

Je pense, moi (si j'ose ainsi m'exprimer), que ce film présente un extraordinaire intérêt PARCE QU'IL A UN STYLE et qui, plus est, UN STYLE ABSOLUMENT NEUF.

J'admire le parti pris absolu de Bresson en scène des *Dames du Bois de Boulogne* comme j'avalais admiré celle des *Anges du péché*.

C'est une joie pour les yeux et l'esprit que de suivre les personnages de Bresson dans leurs déplacements sur l'écran.

Quant au récit, il est conduit avec une rigueur inhabituelle au cinéma, tant la succession des scènes s'opère harmonieusement.

J'admire le parti pris absolu de Bresson dans le choix de son sujet qui lui a permis la description d'un curieux petit univers aujourd'hui mal connu : celui des gens héréditairement doués de cette sorte d'éducation particulière que donnent la fortune et l'indépendance, quand elles sont transmises à travers des générations.

Cela est peu commun et intéressant à voir, ne serait-ce que pour s'en divertir !

Pour corollaire, je puis dire que Bresson a choisi ce milieu parce qu'il lui permettait d'y dérouler avec souplesse et vraisemblance les anneaux de l'histoire qu'il avait empruntée à Diderot.

(Suite page 14.)



(Photos Guy REBILL)

Elina Labourdette et Paul Bernard dans la scène finale des « *Dames du Bois de Boulogne* ».



1871. Pendant le siège de Paris. Dans la maison de Pierre Froment, vigneron de Montmartre, le pain manque. Et la petite Estelle (Colette Borelli) est anxieuse : son petit chat sera-t-il mangé ?



Entraînés par Clemenceau (Daniel Mendaille), alors maire du XVIII^e arrondissement, les troupes mobiles tentent une sortie contre les Prussiens. Pierre Froment (L. Jouvet) est tué. Il laisse trois enfants : Bernard, Félix et Estelle.



1889. L'instituteur Bernard Froment (Lucien Nat) épouse la douce Gabrielle (Renée Devillers). Le cortège se rend à bicyclette au repas de mariage où l'oncle Hector (Raimu), un pittoresque Marseillais, fera la joie de tous.



1890. Deux jumeaux, Alain et Marie, sont nés dans la maison de Bernard. Ce soir, l'oncle Hector, bien connu des dames du Moulin-Rouge a mené l'heureux ménage sabler le champagne en ce mauvais lieu de perdición.

Film français.
Scénaristes : Marcel Achard, Charles Spaak, Julien Duvivier.
Réalisateur : Julien Duvivier.
Interprètes : Raimu, Michèle Morgan, Louis Jouvet, Suzy Prim, Renée Devillers, Blacot, Colette Darfeuil, Harry Krimmer, Génin, Ledoux, Daniel Mendaille, Jean Mercanton, Lucien Nat.
Production : Transcontinental films.

UN TEL PERE ET FILS

est une « Cavalcade » française. On se souvient que le film de Frank Lloyd qui exaltait, à travers l'histoire d'une génération, la grandeur britannique, avait suscité, dans les années qui ont précédé la guerre, un certain nombre d'imitations. On vit paraître alors, sous des titres divers, plusieurs « Cavalcade » américaines, voire une « Cavalcade » néerlandaise. Mais on attendait encore une « Cavalcade » française : elle nous arrive avec cinq ans de retard. Terminé en juin 1940, le film de Julien Duvivier, interdit par les Allemands, a passé un peu partout dans le monde avant d'être projeté en France. Le film est donc ancien et il a été conçu au moment où le cours de l'histoire restait encore incertain : nous devons en tenir compte dans notre jugement.

Cela dit, on peut se demander quelle était exactement l'intention de MM. Marcel Achard, Charles Spaak et Julien Duvivier quand ils ont écrit le scénario de « Un Tel Père et Fils ». Un film de ce genre suppose une certaine ligne d'inspiration : il ne s'agit pas seulement d'évoquer à travers trois générations d'une famille française les grands moments de notre histoire contemporaine. Il faut que de cette fresque schématique se

UN TEL, PERE

dégage l'idéal d'une nation. Dans la « Cavalcade » de Frank Lloyd, c'est le loyalisme britannique — cette forme si particulière de vertu civique et de patriotisme — qui était mis en lumière. Mais dans « Un Tel Père et Fils » on ne voit pas très bien ce que les auteurs ont voulu démontrer : on cherche en vain la grande idée morale qui devrait jaillir de cette succession de tableaux qui nous mènent du siège de Paris, en 1871, à la guerre de 1939. S'il y a une philosophie dans ce film, elle relève plutôt d'une conception négative et pessimiste de la nature humaine. Rien ici qui exalte ou console. Le destin de la France y louverait dans une espèce de désenchantement.

Or il ne pouvait en être autrement si l'on considère le milieu dans lequel ont été recrutés les personnages de « Un Tel Père et Fils ». Les individus à travers lesquels on tente d'évoquer l'âme d'une nation ont nécessairement un caractère symbolique. La famille de « Cavalcade » avec ses aristocrates et leurs serviteurs constituait une sorte de cellule-type de la société anglaise : elle permettait à Frank Lloyd d'indiquer les interférences provoquées par les événements collectifs à des niveaux sociaux différents. Encore peut-on dire que son film restait à ce point de vue assez rudimentaire. Mais la

ET FILS un film de Julien DUVIVIER

classe à laquelle appartiennent les Froment — père vigneron en 1870, fils instituteur en 1890, petits-enfants installés dans une solide aisance est, de toute la société française celle qui a vécu le plus souvent en marge de la vie nationale. Les Froment sont des personnages de tout repos, des bourgeois bien pensants, solidement ancrés dans une société faite pour eux, et sur l'existence desquels les grands événements extérieurs n'ont jamais lourdement pesé. Sans doute ont-ils perdu, au cours de trois guerres successives, un père ou un fils. Mais ces deuils ne suffisent pas pour les élever au rang de symboles. En quel incarnent-ils l'âme de la France ? En quel représentant-ils l'idéal de liberté et de dignité humaine qui en est l'essence ? On ne le montre point. Et leurs derniers descendants nous donnent plutôt le spectacle d'une civilisation décadente.

Soixante-dix ans de luttes politiques et de bouleversements sociaux s'écoulent dans « Un Tel Père et Fils » sans qu'on s'en aperçoive. Pas une allusion au boulangisme, à l'affaire Dreyfus, aux crises économiques de l'après-guerre, aux mouvements fascistes, au Front populaire. Les Froment sont de ces gens « qui ne font pas de politique ». Ce sont, à parler, de fidèles lecteurs du « Temps » ou du « Matin ». Si le film se

terminait un peu plus tard, ils pourraient devenir de bons sujets du maréchal... C'est assez dire que cette « Cavalcade » française ne répond pas à son dessein.

ESTE un album de famille, une collection de photographies animées par un metteur en scène qui a le sens de la vie et du mouvement et qui sait, en chacun de ses tableaux, recréer l'atmosphère sensible d'une époque. Un mariage à bicyclette en 1890, une nuit de quatorze juillet quelques années plus tard, tataraboumdié ! Le Moulin-Rouge et le French-Cancan, les débuts de l'automobile et de l'aviation, les plaisirs de la plage en 1914, l'hôpital militaire installé dans un théâtre, une maison de couture en 1920 : autant de scènes qui, grâce à la virtuosité de Duvivier et au talent de ses interprètes, nous promènent agréablement à travers le passé et remuent parfois en nous des émotions endormies.

Hélas ! ces évocations ne sont pas toujours exemptes de fausses notes : tel l'épisode grotesque qui se déroule en 1910 dans un atelier de rapins où trône un Biscot soufflé et moustachu. Telle encore l'apparition du sinistre Le Vigan qui, par une impertinente fantaisie de la destinée cinématographique, prend rétrospectivement la figure d'un héros de la navigation aérienne, d'une sorte de Mermoz halluciné. Il est dommage que la continuité du récit n'ait pas permis de couper ces images.

Jean VIDAL



1914. La guerre vient d'éclater. Le peintre Leonard (Harry Krimmer) doit se séparer de Marie, sa jeune femme (Michèle Morgan).



1918. Alain, leur fils, a été tué au cours d'un vol de reconnaissance. Leonard, leur gendre, a perdu un bras sur le champ de bataille : Bernard et Gabrielle Froment prennent le deuil et ne se quitteront plus un seul jour.



Qu'est devenu, depuis tant d'années, Félix Froment (Louis Jouvet), le frère de Bernard ? Quelque part en Afrique, il achève une existence de colonial bourgeois et alcoolique mais non dépourvu de grandeur.



1920. Un vent de jouissance passe sur la France bouleversée. Entraînée par le tourbillon de la vie parisienne, Marie, directrice d'une maison de couture, n'a plus le temps de voir sa famille.



1925. Le vieil oncle Hector, ruiné, devenu concierge de la maison meublée dont il fut le propriétaire, doit recourir à la générosité d'Estelle Froment (Suzy Prim), la vieille fille au cœur tendre qui a renoncé aux joies du foyer.



1939. Pour la troisième fois depuis 1870, un Froment, Christian (Louis Jourdan), partira vers la frontière.

"Prisonniers de Satan"

Ce « cœur de pourpre » dont parle le titre américain est la plus ancienne décoration américaine, celle dont George Washington disait qu'elle récompense « ceux qui ont versé leur sang pour la patrie ». Il ne s'agit cependant pas d'un film de reconstitution historique — pas même, à proprement parler, d'un film historique.

On se souvient sans doute que la radio japonaise avait annoncé, en 1942, que huit aviateurs américains, faits prisonniers après le premier bombardement de Tokio, avaient comparu devant un tribunal, avaient été condamnés à mort et exécutés. Lorsque ce film fut réalisé, en 1944, aucun éclaircissement n'était parvenu aux U.S.A. sur ce drame. C'est donc d'après une information brute que le scénario fut construit. Disons d'ailleurs que la fiction est parfaitement plausible : le haut-

commandement japonais ignorait absolument quelle pouvait être la base d'attaque ; l'armée et la marine étaient en désaccord ; on espérait amener les aviateurs à parler — et pour cela tous les moyens furent bons, y compris des tortures dignes de la Gestapo et des Nippons.

Ce film, c'est l'histoire du procès : il se déroule, d'un bout à l'autre, dans la salle d'audience ou dans la prison. On s'est même servi, avec une certaine discrétion, des possibilités d'évasion que permettaient les rappels du passé, les souvenirs... L'atmosphère est donc perpétuellement lourde, tendue sans arrêt.

Il est certain que Lewis Milestone est un réalisateur habile : de son œuvre passée, on se rappelle notamment : « A l'Ouest, rien de nouveau ». Il vient de prouver, ici, qu'il n'avait rien perdu de ses qualités de créateur



« Prisonniers de Satan »
A l'issue du procès, le général Mitsubi se suicide...



« Une Espionne à bord »
Conrad Veidt, officier de marine, et Valerie Hobson à son bord

« The purple heart ».

Film américain sous-titré.

Réalisateur : Lewis Milestone.

Interprètes : Dana Andrews, Richard Conte, Farley Granger, Kevin O'Shea, Donald Barry, Trudy Marshall, Sam Leven.

Production : 20th. Century-Fox.

d'atmosphère. Combien de tribunaux avons-nous vus déjà à l'écran ? Et combien d'audiences interminables ? Quelque tragique qu'ait été la situation mise en scène, l'œuvre aurait pu être mortellement ennuyeuse : or, à tout instant, l'attention est soutenue et l'histoire émuante.

Les interprètes sont essentiellement des acteurs nouveaux pour le public français : Dana Andrews est une des nouvelles grandes vedettes de Hollywood. Mais c'est lui qui domine c'est l'interprétation remarquable et anonyme des personnages japonais. — J.-P. B.

"Sublime Sacrifice"

« Pastor Hall ».

Film anglais sous-titré.

Scénario d'après l'œuvre d'Ernest Toller.

Réalisateur : Roy Boulting.

Interprètes : Nova Pilbeam, Seymour Hicks, Wilfrid Lawson.

Production : Charter-Films.

Vraisemblablement inspiré de l'histoire du pasteur Niemöller, l'action de ce film anglais, dont le scénario est du poète allemand émigré Ernst Toller, se situe avant la guerre, dans l'Allemagne que Hitler commence à nazifier.

Poussé par sa simple réaction d'homme paisible mais juste, le pasteur Hall se trouve amené à s'opposer, dans sa petite ville, à cette nazification ; on l'arrête et on l'enferme dans un camp où il subit le traitement que l'on imagine. Une évasion passablement miraculeuse va lui permettre, avant d'être exécuté, de dénoncer, du haut de la chaire, les crimes hitlériens.

Ce récit conventionnel, plat et mélodramatique, a la fadeur caractéristique de tous les films britanniques de série ; la moindre image extraite de « Maldanek » ou d'« Oradour-sur-Glane » bouleverserait davantage et convaincrerait mieux, si c'était nécessaire.

Nova Pilbeam et sir Seymour Hicks sont les principaux partenaires de Wilfrid Lawson, le protagoniste, qui a le tort, aux passages les plus touchants, notamment à la fin, de ressembler vaguement à Mussolini... — F.

"Une Espionne à Bord"

Film anglais doublé.

Scénariste : Emeric Pressburger.

Réalisateur : Michael Powell.

Interprètes : Conrad Veidt, Valerie Hobson.

Production : British National Films.

Temps de paix ou temps de guerre, chaque année nous apporte avec constance notre ration de ces films d'espionnage qui sont à l'art cinématographique ce que le roman populaire est à la littérature.

Avec « Une espionne à bord », nous touchons en 1945 une ration que les Anglais avaient mijotée en 1940. Plutôt que raconter cette aventure mille fois traitée — mais, cette fois-ci, avec une faiblesse de charpente plus marquée encore qu'à l'accoutumée — il vous prend des envies de chanter sur l'air de « L'inventaire » cette chanson burlesque de Prevert et Kosma : « Un fait historique, un beau ténébreux, une maison truquée, une qui n'est pas celle qu'on aurait cru, un ou deux comiques, une belle bagarre, trois coups de revolver, des ennuis d'argent, la mort qui s'approche, de la contrebande et quelques beaux... »

Il faut vraiment aimer ce genre de cocktail jusqu'à l'intoxication pour goûter « Une espionne à bord ». Mais que les directeurs de salles se rassurent : beaucoup de gens sont intoxiqués.

Pour nous, nous n'avons même pas la ressource de vous entretenir du jeu des acteurs, le film étant doublé Conrad Veidt — dont c'est l'une des ultimes sinon l'ultime apparition à l'écran : il devait mourir en 1942 — figure avec autorité ce beau ténébreux indigne de son talent. Valerie Hobson est jolie. — F. T.



La reine Elisabeth (Bette Davis) et le comte d'Essex (Errol Flynn)

"LA VIE PRIVÉE D'ÉLISABETH"

A U moment où l'on reprend, à Paris, près de dix ans après sa création, « Elizabeth la femme sans homme », d'André Jossot, voici que nous vient d'Amérique une autre pièce, également consacrée à l'extraordinaire figure de cette reine, qui fut grande. « La Vie privée d'Élisabeth » — que l'on vit, en zone sud, en 1941 — est un film tiré, on ne saurait l'oublier, d'une pièce d'un fameux dramaturge américain, Maxwell Anderson ; c'est sans doute à son origine que nous devons un dialogue d'une excellente qualité dramatique.

Le point de vue du dramaturge américain est, d'ailleurs, bien différent de celui de l'auteur français ; il n'est pas question d'anomalie sexuelle, mais seulement d'amour, de différence d'âge, de manque de beauté et, surtout, de raison d'Etat. Est-ce l'écran qui recule devant certaine hardiesse ? Est-ce le conformisme américain ? Il n'en est pas moins vrai que la pièce d'Anderson, dont le film est tiré, garde du relief, de la passion, et parvient à nous intéresser.

Anderson a su montrer la nervosité redoutable d'Élisabeth, le déséquilibre de ce caractère malheureux, mélange de cruauté et de générosité, de mesquinerie et de farouche grandeur !

« La vie privée d'Élisabeth », film en couleur, s'attache surtout à retracer l'histoire d'Élisabeth et du comte d'Essex, amour malheureux — comme tous ceux de la reine infortunée — et qui devait finir sous la hache du bourreau. Le film, mis en scène avec le soin qu'apportent les réalisateurs anglosaxons à ces évocations du passé, est présenté en version doublée. Adversaires résolus de ce procédé, cela nous met à l'aise pour reconnaître que le doublage d'« Elizabeth » est proche de la perfection puisqu'il nous est arrivé de l'oublier ! Les couleurs sont harmonieuses, que ce soit les nuances du ciel ou le chatonnement des étoffes.

« The private lives of Elizabeth and Essex ».

Film américain doublé.

Scénariste : Reilly-Raine, d'après la pièce de Maxwell Anderson.

Réalisateur : Michael Curtiz.

Interprètes : Bette Davis, Errol Flynn, Olivia de Havilland, Donald Crisp, Alan Hale, Vincent Price.

Production : Warner Bros.

Contrairement à la plupart des films américains, les rôles secondaires, ici, demeurent assez ternes, sous leurs étiquettes brillantes. Errol Flynn, s'il campe une silhouette séduisante, manque de « classe » et reste plus aventurier que successeur possible au trône d'Angleterre. Olivia de Havilland est charmante, mais ce qui domine tout le film, c'est l'extraordinaire création de Bette Davis.

Certes, nous savons que cette comédienne est une étonnante artiste. Elle nous a prouvé, dans « La Vieillesse » — ce film raté auquel il n'aurait pas fallu grand'chose pour être un chef-d'œuvre — qu'elle possède une étonnante puissance de transformation. Ce don se manifeste pleinement dans « Elizabeth ». Elle apparaît : son allure, ses gestes, si nerveux, si saccadés, parfois un peu trop fébriles, sont toujours empreints d'une dignité qui semble naturelle. Elle approche et nous contemplons ce masque tragique, blême, ces rides profondes qui marquent la bouche ! Composition qui va bien plus loin qu'un maquillage, même savant ; nous oublions l'actrice, son vrai visage et jusqu'à son identité : il n'y a plus que cette solitaire, enfermée dans le double isolement que créent ses infortunes de femme et son destin de reine.

Une fois de plus — malgré des erreurs parfois et des maladresses — se manifestent ce respect, cet intérêt des Anglo-Saxons pour l'histoire de leur passé, qu'il soit d'Amérique ou d'Angleterre. Demandons-nous, une fois de plus, quand un réalisateur français pourra-t-il évoquer des épisodes de notre histoire, autrement que par des fadaïses ou de niais mélodrames...

Lucienne ESCOUBE.

NOËL-NOËL OU L'HUMOUR TENDRE



Noël-Noël, dans "La Cage aux Rossignols".



Deux de ses compositions : un agent et Adémaï.



MON, rendez-vous fixé avec Noël-Noël, j'allais raccrocher le téléphone quand un allo ! poussé *in extremis* me fit remettre l'écouteur à l'oreille :

— Oui ?
— A quelle station prendrez-vous le métro pour vous rendre chez moi ?
— Sentier.
Noël-Noël réfléchit une seconde :
— Sentier ? Alors vous changerez à Havre-Caumartin et vous descendrez à Michel-Ange-Auteuil...

Et il ajouta :
— Je vous dis cela, vous comprenez, parce qu'on ne se figure pas combien j'habite loin et qu'alors on arrive toujours en retard.

Venant de Noël-Noël, homme aimable et prévenant, ce double souci de me voir arriver à l'heure et de m'épargner le calcul d'un itinéraire ne m'a point étonné.

En revanche, j'y ai vu une illustration de ce qui fait la base même de son talent : ce contact permanent avec les contingences quotidiennes, leur sourcilieuse observation.

Noël-Noël n'a jamais eu d'ambition pour ses modèles. Il ne les a jamais désirés ni grands dans les honneurs, ni exceptionnels par l'esprit, ni outranciers dans leurs défauts.

L'humanité de Noël-Noël est terne, moyenne ; c'est une humanité de tous les jours et l'on peut rassembler les personnages qui la composent dans un wagon de seconde classe du métro

sans qu'on crie à la cour des miracles ou au musée Grévin.

EN cela, l'homme de cinéma a bien poursuivi le jeu du chansonnier.

Dans un cabaret montmartrois, avant 1930 : Aux « Deux Anes », par exemple :

— Et maintenant vous allez entendre notre bon camarade Noël-Noël dans ses œuvres.

On pousse le piano vers le milieu de la scène : Noël-Noël s'accompagne lui-même. Le voici qui paraît, contraint, souriant, très jeune fille. Il s'assied de biais sur le rebord de sa chaise comme par modestie et annonce : « Le Chapeau ».

Pendant un quart d'heure, la pipe d'Edouard Herriot, les mœurs de Maurice Rostand et l'âge de Cécile Sorel vont être laissés en repos.

C'est d'un pauvre et brave

bougre que Noël-Noël va tendrement se moquer, d'un pauvre bougre dont le défaut dominant est une timidité paralysante, un pauvre bougre d'intelligence moyenne mais de cœur sensible, d'un pauvre bougre qu'on aurait pu trouver dans les écrits de Courteline et qui rappelle le petit gars de Charlie Chaplin.

En bref, un pauvre et brave bougre croqué par Noël-Noël dessinateur, mis en rimes par Noël-Noël chansonnier, destiné à se voir suivi dans sa falote existence par Noël-Noël scénariste et qui, pour répondre à tous ces pointes affectueuses, a décidé, une fois pour toute, de se faire la tête de Noël-Noël comédien.

Donc, Noël-Noël a, ce soir-là, annoncé « Le Chapeau ». Un arpège et, de sa voix bien timbrée, toujours juste mais que fait trembler la perpétuelle in-



« La Cage aux Rossignols » : Premier et rude contact du doux pion avec ses turbulents élèves.

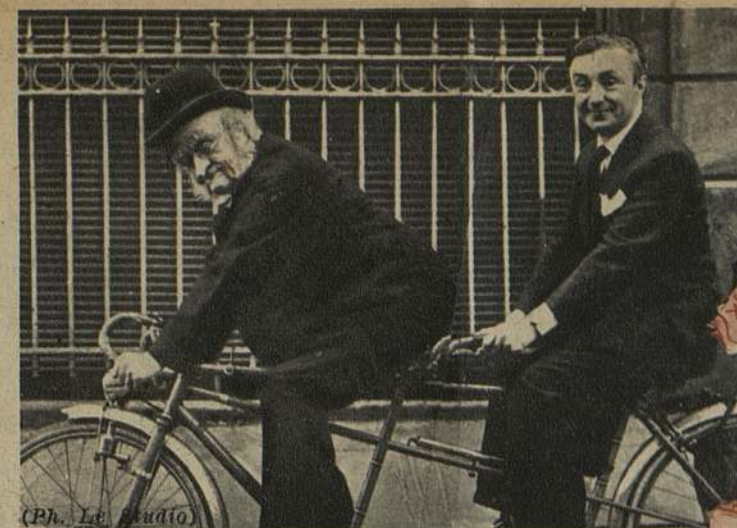


A Montmartre, quand Noël-Noël chantait « Le Chapeau ».

quiétude d'un personnage si intimement incarné, il débute :

Je portais alors une cloche,
Mon seul chapeau depuis trois ans ;
Je l'ai mal bien sur ma caboche,
Je l'aurais encore à présent
Si je n'avais entendu dire
Derrière moi, par un monsieur,
Pour me désigner, me décrire
« Ce bonhomme-là l'chapeau crasseux »

Et voilà tout le drame à la taille des héros de Noël-Noël : il se sentait à l'aise sous ce vieux galurin auquel son crâne était accoutumé. Mais, boum ! Un inconnu qui passe décrète d'un mot lancé à la légère la mise à la retraite de ce vieux compagnon. Aussitôt, notre héros, effaré, galopera chez un chapelier, se laissera imposer,



(Ph. Le Studio)

C'est crayon en main que le dessinateur Noël-Noël prépare les rôles de composition de Noël-Noël comédien. Posticheur et maquilleur n'auront « qu'à traduire » le croquis. A droite, une étude de Noël-Noël pour « Le Centenaire ». A gauche, dans un amusant montage photographique, « Le Centenaire » en chair, en os... et en faux nez, en tandem avec son créateur.



riste — acerbé ou tendre, selon son humeur — on ne peut que devenir poète.

Humoriste tendre, Noël-Noël est donc poète. Mais ses envolées ne se produisent que précédées d'un appel du pied bien solide en un lieu convenablement choisi du tremplin.

Il ne vous convie d'ailleurs qu'à ce seul appel du pied : vous verrez le bonnet pour la Marie-Jeanne qui coûtera à Adémaï, aviateur, tant d'argent d'abord, tant de chagrin ensuite ; l'imperméable douteux de l'« Innocent » vous poursuivra de sa fatigue ; et vous ne vous sentirez point de trop lors de la pudique déclaration d'amour du répétiteur de la Cage aux rossignols. Libre à vous ensuite de suivre Noël-Noël, poète, dans son envol. Mais vous ne l'accompagnerez alors que dans le silence d'une commune rêverie.

Noël-Noël compte des contemporains auxquels on peut le comparer à des titres divers.

J'ai cité Courteline, Chaplin ; j'aurais pu ajouter Victor Boucher et quelques autres.

Mais il peut surtout s'enorgueillir d'un ancêtre spirituel qui vécut au XIX^e siècle : Henri Monnier, écrivain, dessinateur et comédien, créateur de l'ineffable professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, Joseph Prud'homme, peintre impitoyable jusqu'à la naïveté des méchancetés et de la bêtise quotidiennes.

Noël-Noël entreprend, avec l'égalité et sympathique naïveté d'un cœur pur, cette fois, de mettre en relief la bonté effarouchée des mêmes personnages.

Son interprétation de l'humanité est diamétralement opposée à celle d'un Henri Monnier.

Mais quoi : dans une même famille, tout le monde n'a pas le même caractère ! Et Noël-

François TIMMORY.

(Suite page 15)



Un membre de la famille Duraton dessiné, puis incarné par Noël-Noël.

T.S.F. Vous avez de l'ambition et désirez devenir un CHEF, un MONTEUR - DEPANNEUR, un RADIO-TECHNICIEN. Un cours supérieur s'ouvre à votre intention le mardi 23 octobre, à 21 heures. (Réception, Émission, Dépannage, Télévision, Cinéma sonore, nore).

Un MATERIEL UNIQUE sera mis à votre disposition : appareils de mesure perfectionnés, oscillographes cathodiques, émetteurs de toute puissance (dont l'un pèse 1.200 kilos d'un prix d'un million !).
RENSEIGNEMENTS et DOCUMENTATION GRATUITS

Inscriptions jusqu'au 22 octobre

ÉCOLE PROFESSIONNELLE SUPÉRIEURE

51, Boulevard de Magenta, Paris (X^e)
BOT. 98-09

(Même cours par correspondance.)

GRANDIR

vous le pouvez encore, de 16 à 20 cm. Devenir élégant, svelte, ou FORT. Succès garanti. Env. notice du Procédé Breveté c. 2 timb. Institut Moderne, 8, Annemasse (Hte-Sa.)

JEUNES HOMMES AMBITIEUX LA VIE VOUS DÉÇOIT

Votre travail ne vous satisfait pas. Apprenez à développer vos qualités, vos dons personnels, vos possibilités physiques, votre puissance morale.

Assurez-vous un avenir brillant en suivant les COURS D'ORIENTATION SOCIALE (Service E), 3, avenue du Coq, Paris-9^e. Renseignements 9 à 19 et 14 à 16 heures. Cours directs et par correspondance. Cours spéciaux pour la formation des REPRESENTANTS.

ABONNEZ-VOUS à L'ÉCRAN FRANÇAIS

Six mois : 250 fr. — Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78.

CINÉ-CLUBS

Au Cercle du Cinéma

WAY DOWN EAST est une affreuse histoire.

Une petite paysanne vient à la ville. Chacun sait que les grandes villes sont pleines de messieurs à l'âme soire qui attendent les pauvres filles de fermes dans le but d'aider à la population. Mais le séducteur du film de Griffith pour arriver à ses fins ne se sert pas uniquement de son charme. Il joue à l'infortunée une noble comédie. Aidé d'un sien ami légué en préte, il lui fait croire qu'ils sont unis par les liens sacrés du mariage. De ce fait, aux yeux de la tendre enfant l'acte de chair devient tout ce qu'il y a de plus correct.

Las ! Tout se découvre... Le monsieur disparaît de la circulation, mais un petit bébé perpétuera son triste souvenir. Le calvaire de la fille-mère commence. Elle est la honte de la société, tout le monde la chasse, elle ne peut trouver de travail. Le bébé meurt, la demoiselle échoue dans une ferme et y trouve l'amour. Le vrai. Mais le papa-séducteur revient et tout se gâte. On la renvoie de la ferme. Elle se sauve et le jeune fermier amoureux part à sa recherche revêtu d'une peau d'ours du plus ravissant effet.

Cette poursuite est le clou du film, et ne manque pas, grâce à Lillian Gish d'être encore assez émouvante.

À côté de partenaires tournant franchement au grotesque, dans les situations les plus invraisemblables et les plus mélodramatiques, son jeu et ses expressions ne sont que très légèrement démodés.

Way down East est une attaque directe des milieux pudibonds américains, une satire sociale une peu primaire sans doute. Mais il est compréhensible que ce film ait eu, lors de sa sortie, vers 1923, le retentissement que l'on sait. Depuis on en a vu d'autres...

Jacques SIGURD.

PARIS

Le premier reportage au studio

NOTEZ pour mercredi, une heure, la figuration suivante : six sergents de ville et un brigadier, quatre colleurs d'affiches, un candidat élégant, des électeurs de toutes classes, des femmes bien habillées, des femmes mal habillées, quarante femmes en tout. Comme accessoires, un verre d'eau !...

Telles étaient les consignes qu'un metteur en scène transmettait au studio où il devait tourner un film reconstituant une campagne électorale féminine dans le IX^e arrondissement.

Cela, il faut le dire, se passait en 1908...

Dans un vieux numéro de Je Sais Tout de cette année-là, nous trouvons entre un poème d'un tout jeune homme qui débutait alors dans la littérature — il s'appelait Jean Cocteau — et un article relatant l'exploit « sensationnel » de



Une campagne électorale « féministe » reconstituée par le cinéma en 1908.

L'éternel retour

IL est une pièce de Pirandello qui porte le titre de Comme avant, mieux qu'avant. On pense à ce titre quand on considère les dernières vicissitudes de feu le C.O.I.C. et de ceux qui l'ont dirigé.

Ce n'est qu'un an après la Libération, très exactement le 28 août 1945, que le gouvernement provisoire s'est décidé à dissoudre le C.O. I. C., organisme non seulement vichyssois mais qui, pendant l'occupation, avait servi de paravent aux Allemands.

À la tête du C.O.I.C., au temps des Allemands, se trouvaient Robert Buron et son fidèle secrétaire Philippe Acoulon.

Que sont-ils devenus ?

Aujourd'hui, Robert Buron, évincé du cinéma, se présente aux élections dans la Mayenne, en tête de la liste du M.R.P. S'il réussit, il briguera le poste de ministre de l'Information.

Quant à Philippe Acoulon, il est candidat au poste d'administrateur du Nouvel Office Professionnel du Cinéma, qui remplace le C.O. I. C. ; et il bénéficie du soutien chaleureux de tous les délégués patronaux...

Comme avant, mieux qu'avant.

Cyrano de Bergerac «for ever»

ME Rosemonde Gérard et son fils Maurice Rostand sont allés au studio voir tourner quelques scènes de Cyrano de Bergerac.

Le film d'Ariane

Des nouvelles de Micheline CHEIREL

★ Nous avions à peine commencé à la voir à l'écran qu'Hollywood et l'amour nous l'enlevaient... Micheline Cheirel demeure, dans la capitale du cinéma américain, l'une des plus charmantes Françaises. Elle nous adresse, à l'intention de ses amis parisiens, de bonnes nouvelles :

« Ma mère m'envoie aussi régulièrement que possible l'Écran français, que je lis d'un bout à l'autre.

Ça fait plaisir de voir ces photos et de lire ces articles, preuves de l'activité cinématographique française, qui reprend après ces terribles années.

Je suis si heureuse chaque fois que je trouve la photo d'un de mes camarades, et ça me passionne de faire connaissance avec tant de visages nouveaux...

Ça me rend un peu mélancolique aussi, car je réalise combien il y a longtemps que j'ai quitté Paris...

Il me faut du courage pour l'avouer, j'ai doublé Bette Davis, Olivia de Havilland, Ann Sheridan, Barbara Stanwyck, Mary Astor, etc., pendant deux ans, pour la Warner.

J'ai lu : « Doubler, c'est trahir », et je comprends fort bien les raisons qui font qu'un cinéaste français s'insurge contre le doublage. Cependant, Jacques Becker, dans son article, m'a souvent paru injuste. Mais comment en vouloir au réalisateur de Goupi-mains-rouges après la fête que m'a donnée son film lors de sa présentation ici ?

Enfin, pendant toutes ces années, soit par le doublage, soit par des articles, je me suis débrouillée, en attendant le moment de pouvoir rentrer. J'aurais bien voulu tourner dans des films américains, mais je ne savais pas assez bien l'anglais et, après, j'étais tenue par le doublage.



Puis, en mai dernier, alors que je célébrais la Victoire et que je faisais des projets de retour, le hasard voulut qu'un producteur d'ici lise des critiques d'un vieux film français : Ces dames aux chapeaux verts, qu'un cinéma de New-York avait déterré.

Le résultat : un coup de téléphone des studios R.K.O., un essai et le rôle principal féminin dans un grand film, Cornered, aux côtés de Dick Powell.

J'ai pris ma petite revanche du mal que j'ai eu à apprendre l'anglais, en voyant des Américains se décrocher les mâchoires pour prononcer mon nom... J'ignorais qu'on pouvait le prononcer de tant de façons et tomber juste une seule fois ! Pour le moment, je suis contente qu'on ne me l'ait pas changé en Mary Smith !

Mes meilleurs vœux de succès pour l'Écran français !

Micheline CHEIREL.

chefs-d'œuvre du mélodrame. L'atmosphère du film aidant, les producteurs n'ont pas hésité à se laisser glisser vers la fabrication de la fausse monnaie. Mais la loi ne reconnaît pas les raisons cinématographiques, et l'article 189 du code pénal punit tous les contrefacteurs...

Alors les producteurs ont eu une idée ingénieuse : sur leurs faux billets, ils ont précisé que « Le code pénal ne punit pas de travaux forcés ceux qui auront falsifié ou contrefait les billets de banque... »

Ainsi que le faisait remarquer Jean Tissier : — Du vrai au faux, il n'y a qu'un pas...

Néo-critiques

QUE dirait un amateur de littérature s'il lisait dans son journal, à la rubrique des lettres, un entrefilet commençant de la façon suivante : « On a souvent vanté la qualité des bons crus français. M. Paul Valéry vient de nous présenter, sous le titre de Les Caves du Vatican, une étude sur le Châteauneuf du Pape. Le style plaira ou ne plaira pas. Quant à la partie grammaticale, elle est particulièrement soignée... »

Notre amateur mourrait de rire.

Nous sommes bien obligés d'en faire autant, en lisant dans un hebdomadaire illustré et... climatisé le compte rendu suivant :

« Bien avant la guerre, les gens bien pen-

sants parlaient à mots couverts des « horreurs » du Bois. M. Daquin — une fois n'est pas coutume, espérons-le — vient de nous présenter Les Dames du Bois de Boulogne, un film bien moyen sur ces « horreurs ». Les dialogues, qui sont de Jean Cocteau, plairont ou ne plairont pas. Quant à la partie photographique, elle est particulièrement soignée... »

Que d'eau ! Que d'eau !...

ON a souvent vanté l'imagination des producteurs, laquelle, personne ne l'ignore, n'a point de limites. Voici une anecdote sur ce producteur qui avait quelque peu collaboré et qu'une mort soudaine a mis définitivement hors de cause.

Il avait pris rendez-vous avec Jean Grémillon, pour lui proposer un contrat. Quand il se trouva en présence du réalisateur, il le considéra avec admiration derrière ses grosses lunettes, puis, brusquement :

— Je viens de voir Remorques, c'est excellent : vous avez un « sens de l'eau » étonnant... Alors, voilà : je prépare un film sur Louis XIV, et j'ai pensé à vous...

Et comme Grémillon ne paraissait pas comprendre, le producteur précisa :

— Voyons ! Louis XIV... Versailles... Les grandes eaux !

(Suite page 14.)

Les faux monnayeurs honnêtes

DANS Roger la Honte, une liasse de billets de mille de 1885 joue un rôle important. Or, malgré d'actives recherches, les producteurs n'avaient pu en trouver qu'un. Que faire ?

On sait que Roger la Honte est l'un des



Le cinéma et la technique scientifique

par Jean PAINLEVÉ

De sa fondation — en 1933, par le docteur Claoué et moi-même — à la guerre, l'Association pour la Documentation photographique et cinématographique dans les sciences réunit un congrès annuel, où les problèmes de la recherche scientifique par le cinéma et de la technique même du cinéma s'évoquaient devant un auditoire international de plus en plus important. Les hostilités, l'occupation interrompirent toute activité...

C'est donc le 7^e Congrès du Film scientifique et technique — le premier depuis la Libération — qu'inaugurait, vendredi dernier, au Musée de l'Homme, M. Henri Laugier, directeur général des Relations culturelles.

Les U.S.A., l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne, le Canada, la Suisse, l'Italie y participaient, la Pologne et la Tchécoslovaquie s'étaient fait représenter.

Durant trois jours — en deux séances par jour — 31 films scientifiques ou techniques furent présentés : films de chirurgie français (docteur de Martel), américain (col. Harbanch, H. Harkins), canadien (docteur Leich, docteur Heard), soviétique (professeur Teutnev), anglais (Rothe), italien (professeur Pellitala) — films de biologie animale ou végétale français (docteur Comandon, J. Painlevé, docteur Lutembacher, G. Busnel, docteur Vallancien), soviétique (Kantener-Mantensen), britannique (Goodlife), italien (professeur Carano) — films de techniques industrielles français (Cantagrel, Painlevé), anglais (Bailey), ainsi que des films astronomiques français (P. Boyer, J. Leclerc), des films pédagogiques, etc... Une seule réalisation concernant la technique du cinéma : le « Simpli-film » de A.-P. Dufour.

En France, malheureusement, les conditions matérielles ne se sont pas suffisamment améliorées pour que l'on ait pu faire progresser des travaux originaux dans le domaine de la technique cinématographique. Ceux-ci doivent concerner 5 points principaux :

1^o la pellicule — sensibilité et finesse ; 2^o la couleur ; 3^o l'appareillage de prises de vues et de reproduction de l'image et du son ; 4^o le relief ; 5^o les solutions spéciales concernant le ralenti et l'accélération et leurs applications aux différentes branches d'investigation scientifique.

Jusqu'à présent, le Centre du Film au Conservatoire national des Arts et Métiers a mis à l'étude divers problèmes : le relief par triple écran vibrant, l'accélération à 5.000 images par seconde, l'obtention d'une source de lumière intense qui n'élève pas la température du champ éclairé.

Il serait bon toutefois que, sous l'égide de la Commission supérieure technique, les rares laboratoires français qui s'occupent d'améliorer la technique du cinéma puissent grouper leurs recherches en un organisme central.

Quatre années d'occupation et de destruction des moyens techniques français retardent d'autant la solution des problèmes. Nous devons, une fois encore, faire appel à toute notre énergie et à la solidarité des chercheurs pour surmonter nos difficultés.

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY

De notre correspondant
particulier aux Etats-Unis
Paul GILSON

ALBERT LEWIN ne considère pas seulement le cinéma, comme une industrie analogue à celle des boîtes de conserve. Autant dire qu'il s'agit à Hollywood d'un personnage d'exception. Il fit sa première apparition dans les studios de Californie après avoir vu *Caligari* qu'il avait aimé. Scénariste, il fut le collaborateur d'Irving Thalberg qu'il assista durant douze ans. Son nom figura plus tard sur les génériques des *Mutinés du Bounty* et de *Visages d'Orient* : Albert Lewin était alors producteur associé. Devenu metteur en scène, il signa *La Lune et six sous* qu'il avait adapté lui-même en s'inspirant d'une histoire de Somerset Maugham. Il devait enfin se laisser tenter par *Le Portrait de Dorian Gray* et diriger, en 1944, la mise en scène d'un film digne du roman d'Oscar Wilde. Et, par contraste avec les images de *La Blonde incendiaire* ou du *Spectre gelé* qui se succèdent aujourd'hui sur les écrans de Broadway, cette œuvre d'Albert Lewin est d'une beauté surprenante.

Le Portrait de Dorian Gray, film en blanc et noir, comporte quelques séquences en couleurs. Le choix de ces couleurs ne laisse aucune illusion sur le talent de Henrique Medina et d'Ivan le Lorraine Albright. La façon dont ils ont



« Dorian Gray souhaitait rester jeune en laissant



Dans une taverne Sibyl Vane (Angela Lansbury) chante devant Dorian Gray.

... Un film qui laisse la beauté
dans les yeux et la mort dans l'âme



à son portrait le soin
de vieillir pour lui.

peint l'un Dorian à vingt ans et l'autre Dorian dégouttant de sang est une illustration de *L'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*. Sans doute ces deux peintres se sont-ils souvenus de la phrase qu'Oscar Wilde prête à Lord Henry Wotton : « Le péché est la seule note de couleur vive qui subsiste dans la vie moderne ». On n'en regrette pas moins leur suite de chromos. On les déplore même d'autant plus que la photographie de Harry Stradling est l'image de la perfection. Mais ces taches de couleur ne suffisent pas à gâter *Le Portrait de Dorian Gray* dont la beauté se nuance de cruauté, trahit peu à peu la sécheresse d'âme et devient enfin l'aveu de l'abjection même. En songeant au film d'Albert Lewin, on ne peut se détacher de cette figure dont parlait Hamlet :

« ...La peinture d'un chagrin
un visage sans cœur. »

Dorian Gray souhaitait de rester toujours jeune en laissant à son portrait le soin de vieillir pour lui. Pour ce prodige, il donna tout, jusqu'à son âme. Incapable de renouveler une émotion, il fit sien la formule de Lord Henry qui gâcha sa vie avec la même aisance qu'une pâte à modeler : « Jamais on ne paie trop cher une sensation ». Devançant *L'Etranger* d'Albert Camus, il s'observa sans cesse et le spectacle qu'il s'offrit l'attira fatalement dans les pièges de la mort. Con-

Lord Henry Wotton (George Sanders), Dorian Gray (Hurd Hatfield) et sa fiancée Gladys Hallward (Donna Reed).

trairement au guérisseur qui délivre des malades en prenant sur soi leurs infirmités, Dorian Gray garda sa jeunesse intacte alors qu'il se chargeait de crimes et chargeait son portrait de la lèpre de ses péchés. Le drame dont il fut à la fois l'acteur et le témoin nous émeut encore. Il nous touche d'autant plus qu'il préfigurait l'aventure d'Oscar Wilde. On a l'impression d'entendre en écho la *Balade de la Gélie de Reading* et de découvrir la dernière image de « l'enchanteur pourrissant », perdu dans un hôtel du Quartier Latin comme dans le désert de l'amour.

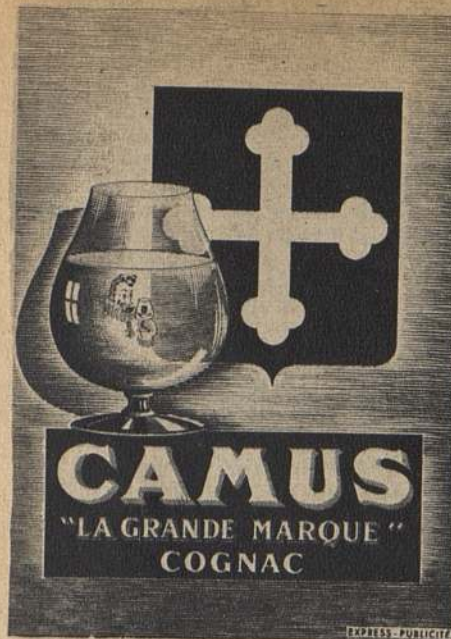
« Pour éprouver la Réalité, déclarait Oscar Wilde, il faut la voir sur la corde raide. On ne juge bien des vérités que lorsqu'elles se font acrobates. » Albert Lewin a retenu ce conseil : en animant *Le Portrait de Dorian Gray* sur l'écran, il a su jouer avec la difficulté. Sans doute Lord Henry prend-il trop exclusivement l'aspect d'un cynique dont les idées seules incitent Dorian à vivre dangereusement ? Lorsque cet immoraliste déclare : « Les femmes forment un sexe purement décoratif » ou « C'est l'unique charme du mariage de ménager une vie de déception absolument nécessaire aux deux partis », un spectateur du Texas ou du Nevada peut se divertir sans mettre sur le compte de l'homosexualité de pareils propos. Mais on ne peut critiquer Albert Lewin d'avoir procédé par suggestions comme Oscar Wilde : il a fait preuve ainsi d'audace et de tact. Grâce à lui, le cas de Dorian Gray garde sa signification depuis la première apparition de l'Adonis que Lord Henry disait « fait d'ivoire et de feuilles de roses »

jusqu'à l'heure où, perdu d'angoisse, il trouva la mort en poignardant son propre portrait.

A QUOI bon reprocher au metteur en scène d'avoir transformé le théâtre d'Holborn où jouait la première victime de Dorian Gray, Sybil Vane, en taverne de bas quartier ? Ce changement de décor nous vaut d'admirer Angela Lansbury dans l'une des scènes les plus émouvantes du film. Albert Lewin mérite plutôt qu'on le loue. Aussi bien dans le roman, qu'il s'agisse de pastilles algériennes, de cassolettes de cuivre ou de divans fleur de pêcher, les accessoires d'Oscar Wilde datent singulièrement. Au hasard des descriptions, ce ne sont que tulipes perroquet, parfums de frangipane, lumières abricotées et volutes de cigarettes opiacées. On y reconnaît le ton d'une époque à laquelle les élégants pouvaient porter des bouquets de violettes de Parme à la boutonnière. Et les dames de l'Armorial de prendre les eaux à Hambourg.

(Suite page 15)





CAMUS
"LA GRANDE MARQUE"
COGNAC

**DEVEZ-VOUS
CINEASTE?**

les 120 Méliès
du cinéma
PAR CORRESPONDANCE

LA PUISSANTE INDUSTRIE DU CINEMA
vous offre
DES POSSIBILITES D'AVENIR
REMUNERATEUR
en qualité de
TECHNICIEN SPECIALISE

Demandez-nous une
documentation complète.

Envoyez cette annonce avec 15 francs à
LA SCIENCE FILMEE
Ecole Technique de Cinéma
par correspondance
55, av. Hoche, Paris - Etoile - Bureau B

Sans quitter votre emploi, vous pouvez vous préparer chez vous, par correspondance, aux carrières de la RADIO, de l'AERONAUTIQUE et du CINEMA, en vous adressant au CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES ET ARTISTIQUES DE PARIS qui groupe les trois Ecoles suivantes :

ECOLE GENERALE RADIOTECHNIQUE
(Monteur-Dépanneur, Dessinateur, Opérateurs, Sous-Ingenieur et Ingenieur).

ECOLE GENERALE CINEMATOGRAPIQUE
(Opérateurs photographes, de projection, de prise de vues, du son, Script-Girl, Acteurs, Metteur en Scène, Directeur de Production).

ECOLE GENERALE AERONAUTIQUE
(Pilote, Navigateur, Radio, Mécanicien, Technicien).

Demandez la documentation qui vous intéresse au

CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES ET ARTISTIQUES DE PARIS
69, rue Vallier à LEVALLOIS-PERRET (Seine). Documentation contre 10 francs.

Le film d'Ariane

(Suite de la page 11.)

HOLLYWOOD

La crise du logement

LES locataires de Greta Garbo, nous l'avons dit, ont des ennuis avec leur propriétaire. Ils ne sont pas les seuls. Un film tel que *Plus on est de fous* nous a appris que la crise du logement sévit aux Etats-Unis. Il est devenu si difficile de trouver une chambre d'hôtel à New-York que les visiteurs seront sans doute obligés d'avoir recours au service de détectives privés, comme a dû le faire récemment Geer Garson, pour réussir à trouver un gîte.

Des esprits inventifs ont trouvé une solution provisoire : ils consacrent deux à trois dollars à l'achat d'un ticket aux bains turcs, où ils trouvent un logement momentané. C'est du moins ce qu'a fait récemment la jeune comédienne Pamela Britton, venue à New-York à l'occasion de la présentation d'un de ses films.

La presse américaine ne nous dit pas ce qu'elle est devenue après six heures du soir, heure à laquelle les bains turcs changent de destination et sont exclusivement réservés aux hommes...

Une nouvelle vedette

ON sait que les producteurs américains sont perpétuellement en quête de talents nouveaux pour leurs films. Plus l'origine de ces talents est singulière et plus les agents de publicité cinématographique sont contents. Nous doutons cependant que les producteurs américains se vantent beaucoup de la nouvelle vedette, qu'ils sont allés chercher dans le Pacifique...

Car Rose Tokio a beau avoir des dents éclatantes, de beaux cheveux noirs, une voix de sirène, et même l'indulgence de ses juges, elle n'en a été pas moins la « Lady Haw Haw » de la radio japonaise : depuis Pearl Harbour, sa voix a incité les G.I. à désertir.

Mais peut-être les G.I. auront-ils la rancune un peu plus tenace que les producteurs de films de Hollywood...

Le doyen des réalisateurs

C'EST Victor Fleming. Il y a trente-cinq ans, en effet, que Victor Fleming réalise des films en Amérique. Il a été le metteur en scène de Clara Bow, cette pin up girl avant la lettre.

En 1918, Fleming accompagna le président Wilson en Europe en qualité d'opérateur offi-

ciel : à ce titre, il assista à la conférence de la paix en 1919.

Et aujourd'hui ?

Eh bien, Victor Fleming ne désarme pas : on n'a pas oublié le succès de *Capitaine courageux* ; et les représentations prochaines d'*Autant en emporte le vent* vont sans doute redonner du lustre à la renommée de ce doyen des metteurs en scène.

PRAGUE

Les malheurs de Lyda Barowa

CETTE jeune star tchèque bien que mariée avec Gustav Frolich, le comédien allemand, qu'il ne faut pas confondre avec le réalisateur nazi Karl Frolich, succomba aux charmes très douteux du docteur Goebbels.

Cela valut au Dr Goebbels une maîtresse giffle que lui asséna Gustav Frolich en 1937, et, par suite, une révérende réprimande de la part de Hitler, lequel ne voulait pas admettre que son ministre de la Propagande envisageât de divorcer pour épouser Lyda Barowa.

L'affaire se termina plutôt mal : en 1938, Lyda Barowa était arrêtée avec sa sœur, emmenées en Allemagne, et quand, deux mois plus tard, les deux sœurs revinrent en Tchécoslovaquie, tremblantes et malades, elles se refusèrent à faire la moindre déclaration sur la façon dont elles avaient été traitées...

Star malgré elle

HERR Dr Goebbels considéra l'occupation de la Tchécoslovaquie par la Wehrmacht comme une affaire en quelque sorte personnelle.

En effet, pendant toute l'occupation, la carrière de Lyda Barowa ne cessa de se développer, bien que le talent de cette charmante personne n'y fût pour rien : le Théâtre National de Prague fut obligé de l'engager, et d'autre part, toute maison de production désirant tourner était tenue d'offrir un contrat important à Lyda Barowa, laquelle n'en pouvait mais...

Une semaine avant la libération de Prague, la pauvre vedette s'est enfuie en Autriche pour se confier au grand cœur des troupes d'occupation américaines. Le gouvernement de Prague la réclamant comme criminelle de guerre, Lyda Barowa vient d'être découverte et arrêtée.

Elle allait justement se marier avec un officier allié...

NOEL-NOEL

(Suite de la page 9)

Noël est bien le descendant d'Henri Monnier.

Par la tradition comme par le goût du détail révélateur, de la vérité suggérée, l'art poétique de Noël-Noël est solidement campé sur le sol de l'analyse personnelle et de l'expérience passée.

EN entreprenant la rédaction de ces notes, j'ai fait, de prime abord, allusion à ma rencontre avec Noël-Noël et ne vous ai rien dit de notre entretien, qui fut pourtant fructueux. A bâtons rompus, j'ai appris que Noël-Noël, dans sa minutie, condamnait, et combien justement ! le spectacle permanent dans les cinémas.

Les exploitants, me dit-il, gâchent l'art dont ils vivent ; vous combinez une surprise, graduez vos effets, enchaînez votre narration... Et puis on vous expédie un troupeau de public qui arrive en plein milieu du film, assiste au dénouement avant d'avoir vu le début et ju-

gera, à la sortie, votre œuvre mal construite ! Ce n'est pas du cinéma, cela : c'est la salle des pas perdus ; un truc à gâcher le métier !

Il a raison.

Je lui demande :

— Que préférez-vous : vos rôles de composition ou les autres ?

— Je n'ai pas de préférence, me répond-il. J'aime tous mes rôles, pourvu qu'ils m'aillent, ou, plus exactement, que je sois en mesure d'aller à eux. J'estime, en effet, que c'est à moi d'aller vers mon personnage, et non au personnage de se faire à moi.

Il me dit encore :

— Cette question du prix de revient des films ! Que ce problème est donc mal posé : un film n'est pas fatalement bon parce que cher à réaliser, ni obligatoirement mauvais parce que tourné sans grands frais ; pour faire un film, il faut dépenser ce que réclame la traduction en images du scénario, ni plus ni moins. Tout dépend donc du scénario.

Et il enchaîne :

— D'ailleurs, une des grandes faiblesses du cinéma, c'est d'être à même de tout montrer. Quelle erreur ! Comme si ce que l'on imagine n'était pas autrement puissant que ce qu'on voit : il faut suggérer le plus possible et montrer le moins qu'on peut !...

J'ai retrouvé dans cette phrase le Noël-Noël tel que je le concevais : humoriste tendre, poète pudique, barde minutieux de la vie difficile et de ses servants au grand cœur. — F. T.

DORIAN GRAY

(Suite de la page 13.)

Dans le livre de Wilde ces souvenirs marquent les pages fanées, mais, dans le film de Lewin, les décors de Willis et les costumes de Valles évoquent heureusement le charme de Londres à la fin du siècle dernier. Les comédiens ont la même élégance et la même grâce : Hurd Hartfield est bien Dorian Gray, ce « jeune homme d'une extraordinaire beauté » qu'annonçait Wilde, et George Sanders incarne avec autorité Lord Henry Wotton qui prétendait que « seules, les choses sacrées méritent qu'on porte la main sur elles ». Il convient de signaler enfin la petite fille de George Lansbury, Angela Lansbury, qui semble sortir d'un tableau de l'école anglaise en chantant *My yellow bird*. Ainsi, metteur en scène, acteurs, décorateur, opérateur, contribuent tous à faire du *Portrait de Dorian Gray* un film qui laisse la beauté dans les yeux et la mort dans l'âme. — P. G.

VOTRE est dans LA RADIO

Inscrivez vous à nos cours du JOUR, du SOIR ou par CORRESPONDANCE



ECOLE CENTRALE DE T.S.F.
12, Rue de la Lune - Paris - PUBLICITES REUNIES

ACADEMIE DE DANSE BARADUC

55 bis, rue de Ponthieu, Paris (8e)
LECONS - Cours d'ensemble. ELY. 07-30

Parfums

RIVAL

ONDES
BOIS DU SUD
POIVRE

15, r. Marbeuf. PARIS

ROBERT BRESSON

(Suite de la page 3)

C'est précisément cette transposition qui était difficile et Bresson l'a en très grande partie réussie. Ce faisant, il nous a donné une nouvelle preuve de son exceptionnel talent de « montreur ».

Pour finir, je répéterai que le mérite principal de son film réside dans la nouveauté de son style : je l'ai dit, c'est un style absolument neuf, comme nous apparut jadis celui de *L'opinion publique* et, plus tard, celui de *Back Street*.

Le grand public a compris Bresson, je le sais, et j'ai pu m'en assurer dans une grande salle des Boulevards où quelque trois mille spectateurs suivaient ce film dans un silence attentif.

C'est cela seul qui compte, car c'est, en vérité, à ce public-là qu'il faut s'adresser avant tout. — J. B.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Né dans la clandestinité
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL
J.-P. BARROT

Administrateur : G. PILLEMENT.

REDACTION - ADMINISTRATION
100, rue Réaumur - Paris (2e)
GUT. 80-60 - TUR. 64-40

PUBLICITE

142, rue Montmartre - Paris (2e)
GUT. 73-40 (3 lignes)

« L'ÉCRAN FRANÇAIS »
n'accepte aucune publicité
cinématographique

ABONNEMENTS

Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les Directeurs-gérants :
Jean VIDAL et Georges PILLEMENT

Depuis un an

Ça va déjà mieux :

5.000 LOCOMOTIVES ont été remises en service	85.000 WAGONS ont été remis en service	5.600 PÉNICHES ont été rendues à la navigation
--	--	--

BRAVO LES CHEMINOTS !
A la libération, il ne nous restait plus que 2.900 machines. Nous en avons donc aujourd'hui 7.900. Mais en 1939, nous en possédions 9.100 de plus.

TRÈS BIEN LA SNCF !
A la libération il ne nous restait plus que 188.000. Nous en avons donc aujourd'hui 273.000. Mais en 1939 nous en possédions 227.000 de plus.

BRAVO LES CHANTIERS !
A la libération il nous restait 2.900 péniches. Nous en avons donc aujourd'hui 8.500. Mais en 1939 nous en possédions 4.300 de plus.

RETROUSSONS NOS MANCHES

Ça ira encore mieux !





Les films qui sortent cette semaine :

BOULE DE SUIF, d'après Guy de Maupassant : L'occupation prussienne en 1870. Mise en scène de Christian-Jaque, dialogues de Jeanson, Micheline Presle (Paramount, 9°).

LA ROUTE DU BAGNE : Les déportations à la Nouvelle-Calédonie en 1865. Viviana Romance, fille galante et repentie; Clément Duhour. Mise en scène de Léon Mathot (César, 8° ; Français 9°).

UNTEL PERE ET FILS : Une « cavalcade » française. Mise en scène de Julien Duvivier. Raimu, Juvet, Michèle Morgan, etc... (Rex, 2° ; Ermitage, 8°).

LA VIE PRIVEE D'ELISABETH D'ANGLETERRE : Film américain en couleurs. Bette Davis, Errol Flynn. Mise en scène de Michael Curtiz (Gaumont-Palace, 18°).

**« L'ECRAN FRANÇAIS » vous recommande
parmi les nouveautés...**

UN TEL PERE ET FILS (Rex, 2° ; Ermitage, 8°). **LA VIE PRIVEE D'ELISABETH D'ANGLETERRE** (Gaumont-Palace 18°). **L'OMBRE D'UN DOUTE** (Triomphe, 8°). **LA CAGE AUX ROSSIGNOLS** (Club des Vedettes, 9°). **PRISONNIERS DE SATAN** (Biarritz, 8°).

et quelques autres films à voir ou à revoir...

ANGES DU PECHE (Javel-Palace, 15°). **CETTE SACREE VERITE** (Cinéac-Italiens, 1er). **CRIME DE M. LANGE** (Gloria, 17°). **DES HOMMES SONT NES** (Champerron, 17°). **ENFANTS DU PARADIS** (Madeleine, 9°). **FALBALAS** (Parisiana, 1er ; Palais-Fêtes, 3° ; Régina, 6° ; Lafayette, 9° ; Pacific, 10° ; Chézy-Neuilly, Royal, 17°). **PEPE LE MOKO** (Champion, 5°). **TROIS FILMS DE RENE CLAIR** : **C'EST ARRIVE DEMAIN** (Normandie, 8°). **FANTOMES A VENDRE** (Marbeuf, 9°). **MA FEMME EST UNE SORCIERE** (Cléry-Palace, 17°).

CINÉ CLUBS

MERCREDI 17 OCTOBRE

● **CERCLE TECHNIQUE DE L'ECRAN**, 20 h. 30, Salle S.N.C.F., 21, rue de l'Entrepôt : Comiques de la première époque du cinéma américain. ● **CERCLE DU CINEMA**, 18 h. - 20 h. 30, Arts-et-Métiers, 9 bis, av. Iéna : Le Cabinet des figures de cire.

JEUDI 18 OCTOBRE

● **FRATERNITE**, 20 h. 30, Salle S.N.C.F. : Patrouille perdue, de John Ford. ● **JEUNESSES CINEMATOGRAFIQUES**, 20 h. 30, Salle C.P.D.E., 70, boul. Barbès : Le Chemin de la vie. ● **CLUB FRANÇAIS TAVERNY**, 20 h. 30, Casino Saint-Leu : Charlot soldat.

SAMEDI 20 OCTOBRE

● **CLUB FRANÇAIS SAINT-MANDE**, 17 h., Ciné Rexy : Festival René Clair.

DIMANCHE 21 OCTOBRE

● **MOULIN A IMAGES**, 10 h. 30, Studio-28 : Burlesques américains.

LUNDI 22 OCTOBRE

● **CINE-CLUB DE PARIS**, 20 h. 30, Salle S.N.C.F. : Lumière d'été ; L'Affaire est dans le sac.

MARDI 23 OCTOBRE

● **CLUB FRANÇAIS VERSAILLES**, 20 h. 30, Ciné Dauphin : Jeunes filles en uniforme. ● **CLUB FRANÇAIS SURESNES**, 20 h. 30, Centre A. Thomas : Emil et les détectives. ● **CINE-CLUB UNIVERSITAIRE**, 20 h. 30, Salle S.N.C.F. : Le Dernier Milliardaire (René Clair). ● **CERCLE DU CINEMA**, 20 h. 30, Salle Arts-et-Métiers, 9 bis, av. d'Iéna : Cinéma fantastique.

Renseignements et adhésions : Fédération Nationale des Ciné-Clubs, 7, avenue de Meisine. (Carnot 07-26.)

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs des erreurs ou omissions et nous leur serions toujours reconnaissants de nous les signaler.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
1^{er} et 2^e. — Boulevards-Bourse					
CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M ^o Rich.-Drouot).	Cette sacrée vérité (d)	RIC.72-19	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINE OPERA, 32, avenue de l'Opéra (M ^o Opéra).	Sérénade	OPE.97-52	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
CINEPHONE MONTMARTRE, bd Montm. (M ^o Montm.)	Le Secret du jury	GUT.39-36			12 à 24 h.
CORSO, 27, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	Gentleman boxeur	RIC.82-54			T. L. J.
GAUMONT-THEAT., 7, bd Poissonnière (M ^o B.-Nouvelle)	La Mousson	GUT.33-16	15 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
IMPERIAL, 29, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	Esplonne à bord	RIC.72-53	14 h. 15, 16 h. 15	20 h. 30	S. D.
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (M ^o Richelieu-Drouot).	Mystère de Saint-Val	RIC.83-90	13 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
MICHOIERE, 31, boulevard des Italiens (M ^o Opéra)	La Mousson (d)	RIC.60-33	15 heures	20 h. 45	D. 15 h.
PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M ^o Montmartre).	Falbalas	GUT.56-70	T. L. J. (mat.)	20 h. 30	D.
REX, 1, boulevard Poissonnière (M ^o Montmartre).	Un Tel père et fils	CEN.83-93	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45	S. D.
SEBASTOPOL-CINE, 43, bd Sébastopol (M ^o Châtelet).	Tunnel (d)	CEN.14-83	Deux matinées	20 h. 30	D.
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M ^o Opéra)	Le Prince et le pauvre	OPE.01-12		20 h. 30	D.
VIVIANNE, 49, rue Vivienne (M ^o Richelieu-Drouot).	Pirates du rail (d.)	GUT.41-39	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
3^e. — Porte-Saint-Martin-Temple					
BERANGER, 49, rue de Bretagne (M ^o Temple).	Air Force (d)	ARC.53-70	S. 15 heures	20 h. 45	D.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple (M ^o République).	Baronne de Minuit	TUR.97-34	15 heures, 20 heures	20 h. 45	S. D.
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M ^o Arts-et-Mét.) 1 ^{re} salle	Pacific Express	ARC.33-69	14 h. 45 D (2 m.)	20 h. 45	
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M ^o Arts-et-Mét.) 2 ^e salle	Falbalas				
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M ^o Saint-Denis).	Zaza	ARC.62-98	14 heures, 19 heures	20 h. 45	
PICARDY, 102, boulevard Sébastopol (M ^o Saint-Denis).	Falbalas.	ARC.62-98	14 heures, 19 heures	20 h. 45	
4^e. — Hôtel-de-Ville					
CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M ^o Châtelet).	Mademoiselle et son Bébé (d)	ARC.61-44		20 h. 30	S. D.
CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M ^o St-Paul).	Pirate du Rail (d.)	ARC.95-27	14 heures à 20 heures	20 h. 15	S. D.
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M ^o Réaumur-Sébastopol).	Camarade P.			20 h. 40	T. L. J.
HOTEL DE VILLE, 20, rue du Temple (M ^o Temple).	Un envoyé très spécial (d)	ARC.47-86	15 heures	20 h. 40	J. D. S.
SAINT-PAUL, 38, rue Saint-Paul (M ^o Saint-Paul).	Cavalier Noir	ARC.07-47	T. L. J. 15 h.	20 h. 40	D.
5^e. — Quartier Latin					
BOUL'MICH', 43, bd Saint-Michel (M ^o Cluny).	Good bye Mr Chips (v. o.)	ODE.48-29	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D. 2 m.
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M ^o Cluny).	Pépé le Moko	ODE.51-60	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CIN. PANTHEON, 13, rue V.-Cousin (M ^o Cluny).	Sous la robe rouge	ODE.15-04	14 h. 30, 16 h. 30	21 h.	D.
CLUNY 60, rue des Ecoles (M ^o Cluny)	Mademoiselle et son Bébé (d.)	ODE.20-12	14 h. 45, 16 h. 30	21 h.	S. D.
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain (M ^o Cluny).	Les Gaités de l'escadron	ODE.07-76	perm. sem.	20 h. 30	S. D.
MONGE, 34, rue Monge (M ^o Cardinal-Lemoine).	Les Partisans (d.)	ODE.51-46	J. S. D. L. 15 heures	20 h. 45	
MESANGE, 5, rue d'Arras (M ^o Cardinal-Lemoine).	Orphelins de la brousse (d.)	ODE.21-14		20 h. 45	D. 15 h.
SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M ^o St-Michel).	Madame Sans-Gêne	ODE.79-17	14 h. 15, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M ^o Luxembourg).	Hauts de Hurlevant (v. o.)	ODE.39-19	15 heures	20 h. 40	S. D. 14 h.
6^e. — Luxembourg-Saint-Sulpice					
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M ^o Saint-Sulpice).	Sérénade	DAN.12-12	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M ^o Odéon).	Les Partisans (d.)	DAN.08-18	15 h. S. D. 14 h. 30	20 h. 45	
LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M ^o Cluny).	Le Mort qui marche (d.)	DAN.81-51	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 45	S. D.
LUX, 76, rue de Rennes (M ^o Saint-Sulpice).	Mollenard	LIT.63-25	15 heures S. 2 mat.	20 h. 45	
PAX-SEVRES, 103, rue de Sèvres (M ^o Duroc).	Pirates du rail	LIT.99-57	L. J. S. 15 h. D. (2 m.)	20 h. 45	
PARADIS-PALACE, 91, boulevard Danton (M ^o Rennes).	Toura (d.)	LIT.72-07	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
REGINA, 135, rue de Rennes (M ^o Montparnasse).	Falbalas	LIT.26-86	15 heures	20 h. 30	D.
STUDIO-PARNASSE, 11, rue Jarry-Chapelle (M ^o Vavin).	La Grande Meute	DAN.58-99		20 h. 30	S. D. 14 h.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
18° — Montmartre-La Chapelle					
ABBESSES, place des Abbesses (M ^o Abbesses).	Pacific Express (d.)	MON.36-63	T. 1. jours, 14 h. 30-17 h.	20 h. 45	D. 14 à 1 h.
BARBES-PALACE, 34, boulevard Barbès (M ^o Barbès).	Après Mein Kampf, mes crimes	MON.93-82	14 heures, 17 h. 30	20 h. 45	S. D.
CADOTTE, 5, rue de la Chapelle (M ^o Chapelle).	De Mayerling à Sarajevo	NOR.37-80	15 heures	20 h. 45	D.
CINEPH. ROCHECHOUART, 83, b. Rochech. (MoAnvers)	L'Homme marqué (d.)	MON.63-66	P. 14 h. à 24 h.		T. 1. j.
CINE-PRESSE CLICHY, 132, boul. Clichy (M ^o Clichy).	Elle et lui	MAR.31-45	L. J. S. 14 h. 15	20 h. 45	D.
CINE-VOX PIGALLE, 34, b. de Clichy (M ^o Pigalle).	Aventure inoubliable (d.)	MON.06-92	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 30	
CLIGNANCOURT, 78, b. Ornano (M ^o Pl. Clignancourt).	Glorieuse aventure (d.)	MON.64-98	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 40	
FANTASIO, 96, boulevard Barbès (M ^o Marcadet-P.).	Pacific Express (d.)	MON.79-44	14 h. 45, D. (2 m.)	20 h. 45	T. 1. j.
GAUMONT-PALACE, place Clichy (M ^o Clichy).	Vie privée Elisabeth d'Angleterre	MAR.56-00			
IDEAL, 100, avenue de Saint-Ouen (Mo Balagny).	Glorieuse aventure (d.)	MAR.71-23	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	
LUMIERES, 128, avenue de Saint-Ouen.	Esclave blanche	MAR.43-92	J. D.	20 h. 30	
MARCADET, rue Marcadet (Mo J.-Joffrin).	Glorieuse aventure (d.)	MON.22-81	15 heures	21 h.	D.
METROPOLE, 86, avenue de Saint-Ouen (Mo Balagny).	L'inoubliable aventure	MAR.26-24	L. J. S. 14 h. 45	21 h.	D.
LE MONTCALM, 134, rue Ordener (Mo J.-Joffrin).	Prince Bouiboule	MON.82-12	L. J. S.	20 h. 30	D.
MONTM. CINE, 114, boul. Rochechouart (M ^o Pigalle).	Le 7 ^e District (d.)	MON.63-35	15 heures (sauf mardi)	20 h. 45	
MOULIN-ROUGE, place Blanche (M ^o Blanche).	Aventures de Robin des Bois	MON.63-26	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 45	S. D.
MYRHA, 26, rue Myrha (M ^o Barbès).	Le Bienfaiteur	MON.06-26	L. J. S. 14 h. 30	20 h. 45	D.
ORNANO-34, 34, boulevard Ornano (M ^o Simplon).	De Mayerling à Sarajevo	MON.93-15	L. J. S. 14 h. 30	20 h. 30	D. 2 mat.
PALAI-ROCHECHOUART, 56, b. Rochech. (M ^o Barbès).	Ma femme est une sorcière (v. o.)	MON.83-62	15 h.-17 h.	20 h. 30	D.13.30-1.30
RITZ, 8, boulevard de Clichy (M ^o Pigalle).	Pacific Express (d.)	MON.38-84	14 h. 30	20 h. 30	
SELECT, 8, avenue de Clichy (M ^o Clichy).	Les Gaités de l'escadron	MAR.23-49		20 h. 45	
STEPHEN, 18, rue Stephenson (Mo Chapelle).	Les Partisans (d.)		S. 15 h., D. 14 h. 30, 16 h. 30	22 h. 30	
STUDIO-28, 10, rue Tholozé (M ^o Blanche).	(non communiqué)	MON.36-07	15 heures	20 h. 45	S. D.
19° — La Villette-Belleville					
AMERIC-CINE, 144, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès).	Heidi la Sauvageonne (d.)	NOR.87-41	J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	
BELLEVILLE, 23, rue de Belleville (Mo Belleville).	Dernier métro	NOR.64-05	L. J. S., 15 heures.	20 h. 45	D. 2 mat.
DANUBE, 49, rue Général-Brunet (M ^o Jaurès).	Les Partisans (d.)	BOT.23-18	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	
FLANDRE, 29, rue de Flandre (Mo Villette).	Aventure inoubliable (d.)	NOR.44-93	J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
FLOREAL, 13, rue de Belleville (M ^o Belleville).	Veillée d'amour (d.)	NOR.94-46	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	
OLYMPIC, 136, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès).	Ils étaient cinq permissionnaires	BOT.49-23	15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	
RENAISSANCE, 12, av. Jean-Jaurès.	Mlle X...	Nor.05-68	L. M. J. S., 15 heures.	20 h. 45	D. 2 mat.
RIALTO, 7, rue de Flandre (Mo Villette).	Concession internationale (d.)	NOR.87-61	L. Me. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
RIVQUET, 22 bis, rue Rivquet (M ^o Rivquet).	Ignace		L. J. S. D. 14 h. 30	20 h. 45	
RIVIERA, 25, rue de Meaux (M ^o Jaurès).	Capitaine courageux (d.)	BOT.60-97	D. 15 heures	20 h. 45	
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux (M ^o Jaurès).	De Mayerling à Sarajevo	ROT.48-24	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 30	
VILLETTE, 47, rue de Flandre (Mo Villette).	Mlle X...	NOR.60-43	J. S. 14 h. 45.	20 h. 45	
20° — Ménilmontant					
ALCAZAR, 6, rue du Jourdain (Mo Jourdain).	Le grand Ziegfeld		D. (2 m.)	20 h. 45	
SAGNOLET, 5, rue de Bagnole (M ^o Bagnole).	L'Alibi	ROQ.27-81	D. (2 m.)		
COCORIC, 128, boulevard de Belleville (M ^o Belleville).	Cavalier Noir	OBE.74-73	L. 15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	
DAVOUT, 73, Bd Davout (Métro Porte de Montreuil).	Les Partisans (d.)	ROQ.24-98	L. M. J. S.	20 h. 45	D.
GAMBETTA, 6, rue Belgrand (Mo Gambetta).	Cavalier Noir	ROQ.31-74	14 h. 45	20 h. 45	D.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta (M ^o Gambetta).	Baroud	MEN.98-53	J. 15 heures, D. (2 m.)	21 h.	
RECEINIE, 146, rue de Belleville (M ^o Belleville).	Dernier métro	MEN.60-21	L. J. S. 14 h. 45	20 h. 45	
FLANDRE, 273, rue des Pyrénées (Mo Gambetta).	Victoire sur le passé		T. 1. j. 15 h.	20 h. 45	D.
MENIL-PALACE, 38, r. Ménilmontant (Mo Père-Lach.)	Trafic illégal (d.)	MEN.92-58	J. S., 15 heures.	20 h. 45	D. 2 mat.
PALAIS-AVRON, 35, rue Avron (M ^o Avron).	(non communiqué)	DID.00-17	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	
PYRENEES-PALACE, 272, r. Pyrénées (Mo Bagnole).	Armes secrètes (d.)	MEN.48-92	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 30	
PRADO, 111, rue des Pyrénées (Mo Gambetta).	Cavalier Noir	ROQ.79-17	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	
SEVERINE, 220, boulevard Davout (Mo Gambetta).	Dernier métro	ROQ.74-83	T. 1. j. 15 heures	20 h. 45	
THEATRE-D-BELLEVILLE, 46, r. Bellev. (Mo Bellev.)	Poupées du diable (d.)	MEN.72-34	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
TOURELLES, 259, avenue Gambetta (M ^o Lilas).	Dernier métro	MEN.51-98	L.M.J., 15 h., S.D. (2 m.)	20 h. 45	
TRIANON-GAMBETTA, 16, r. Can-Forham (Mo Gamb.)	A l'est de Java (d.)	MEN.73-64			
ZENITH, 17, rue Malte-Brun (Mo Gambetta).	Les Partisans	ROQ.29-30	L. J. S. D., 15 heures.	20 h. 30	D.

BANLIEUE

ARCUEIL		LA COURNEUVE	
ARCUEIL-CINE, 2, avenue Raspail.	Cœur de gosse	CINE-MONDIAL, 45, route de Flandre.	Camarade P. (19 au 22)
ASNIERES		LA GARENNE	
ALCAZAR, 1, rue de la Station	Carmen	GARENNE-PALACE, 53, boul. République.	Carmen
ALHAMBRA, 10, place Nationale.	Félicie Nanteuil	LES LILAS	
AUBERVILLIERS		ALHAMBRA, 50, boulevard de la Liberté.	Cargaison blanche
KURSAAL, 111, avenue de la République.	Tragédie Impériale	MAGIC 99, rue de Paris.	Les Partisans
FAMILY.	Cargaison blanche	VOX, 78, Av. Pasteur.	Procès de Kharkov
BAGNOLET		LEVALLOIS	
PALACE 16 Av. Gallieni	Mystère de la Maison Norman (d.)	MAGIC, 2 bis, Place du Marché.	Les Partisans
PATHE, 5, Rue de Bagnole.	L'Alibi	MALAKOFF	
BONJOUR		FAMILY.	Hauts de Hurlevent (d.)
KURSAAL.	La Mascotte	REX.	Good bye Mr Chips (d.)
BOULOGNE		MONTREUIL	
KURSAAL, 131 bis, avenue de la Reine.	Félicie Nanteuil	MONTECHIN-PALACE, 127, rue de Paris.	Après Mein Kampf (17 au 23)
PALACE, 151, boulevard Jean-Jaurès.	Aventure inoubliable	KURSAAL, 110, rue de Paris.	On a tué (d.)
BOURG-LA-REINE		MONTROUGE	
REGINA, 3, rue René-Roquel.	Hauts de Hurlevent (d.)	LE GAMBETTA, 33, avenue Gambetta.	Chantage (d.)
CACHAN		NANTERRE	
CACHAN-PALACE, 1, rue Mirabeau.	Prison de femmes (17 au 21)	NEUILLY	
CHARENTON		CHEZY, 4, rue de Chezy.	Falbalas
CELTIC, 29, rue Gabriel-Pérl.	Monsieur des Lourdes (19 au 22)	REGENT, 113, av. de Neuilly (M ^o Sablons).	
CHOISY-LE-ROI		PANTIN	
SPLENDID, 9 bis, rue Thiers.	Veillée d'amour	PALACE, 3, qual de l'Ourcq.	Tragédie Impériale (18 au 22)
CLICHY		PAVILLON-SOUS-BOIS	
CASINO, 35, boulevard Jean-Jaurès.	Carrefour des enfants perdus	MODERN.	Attends-moi (17 au 23)
CLICHY-OLYMPIA, 17, rue de l'Union.	Félicie Nanteuil	PRE-SAINT-GERVAIS	
COLOMBES		LE SUCCES, 5, Place de la Mairie.	Grande Farandole (d.) (17 au 22)
COLOMBES-PALACE, 13, rue Saint-Denis.	Carmen (18 au 22)	PUTEAUX	
COURBEVOIE		BERGERE-PALACE, 142, avenue Wilson.	Aventures de aMrco Polo
LE PALACE, 20 bis, av. de la Défense.	Carmen	CENTRAL, 33, rue des Dalmates.	Les Misérables (2°)
LE MARCEAU, 80, avenue Marceau.	La sous-marlin D 1	SAINT-DENIS	
LE CYRANO, 7 bis, Place Charras.	Carmen	CASINO, 73, rue de la République.	Carmen (17 au 22)
HAY-LES-ROSES		PATHE, 25, rue Catullienne.	Pirates du rail
LES ROSES, 22, rue de Metz.	Echec au roi	SAINT-MANDE	
EPINAY		ST-MANDE-PALACE, 69, r. République.	Incendie de Chicago (d.)
VOX, 48, boulevard Foch.	Maroussia (15 au 18)	VANVES	
MAGIC, 5, rue du Général-Juilen.	Dernières aventures (15 au 18)	VILLEMONBLE	
GENTILLY		PALACE 42, rue Drouot.	Félicie Nanteuil (18 au 21)
IF CATHIE, 22 av. Montreuil.	Cow-boy millionnaire (d.)	VINCENNES	
GAITE-PALACE, 16, rue Frileuse.	P. H. contre Gestapo	EDEN-VINCENNES.	Katia (19 au 22)
IVRY-PALACE		PRINTANIA, 28, rue de l'Eglise.	Attends-moi (d.) (17 au 22)
ISSY.	Hauts de Hurlevent	REGENT, 116, rue de Fontenay.	Cargaison blanche
LE MOULINO, 54, rue P.-Timbaud.	Après Mein Kampf mes crimes	VINCENNES-PALACE, 30, Av de Paris.	Kermesse héroïque
			Les Yeux noirs
			L'Assassin a peur la nuit



(Photo Roger FORSTER)

L'ECRAN *français*

« UNTEL PERE ET FILS »

L'avez-vous reconnu ? Ce quadragénaire frisé et moustachu, ce viveur très « fin de siècle » n'est autre que Raimu tel qu'il apparaît au début de l'œuvre de Julien Duvivier. Nous le voyons vieillir au cours du film et finir, ruiné, mais toujours débonnaire, concierge d'un hôtel sordide.